

Docteur Jacques LACAN

SEMINAIRE

du

Mercredi 30 janvier 1957

IX

[9] - 30 Janvier 1957 - Le fétichisme ou le phallus derrière son voile. Position féminine : le phallus manque à la femme.

Poursuivant nos réflexions sur l'objet, je vais vous proposer aujourd'hui ce qui s'en déduit à propos d'un problème qui matérialise cette question de l'objet d'une façon particulièrement aiguë, à savoir le fétiche et le fétichisme.

Vous y verrez qu'assurément les schémas fondamentaux que j'ai essayé de vous apporter ces derniers temps, et qui s'expriment tout spécialement dans ces affirmations paradoxales, que ce qui est aimé dans l'objet c'est ce dont il manque, et encore : qu'on ne donne que ce qu'on n'a pas, que donc ce schéma fondamental qui implique la permanence du caractère constituant dans tout échange symbolique, d'un au-delà de l'objet par quelque sens que cet échange fonctionne, que cela nous permet de voir sous un nouveau jour, d'établir différemment ce que je pourrais appeler les équations fondamentales de cette perversion, qui a pris un rôle exemplaire dans la théorie analytique.

et qui s'appelle le fétichisme.

Déjà dans les deux textes fondamentaux de Freud où est abordée cette question du fétichisme, qui s'étagent entre 1904 et 1926/7 (d'autres reprendront la question ultérieurement, mais ce sont les deux plus précieux, l'un étant "les trois essais sur la sexualité", et l'autre l'article sur le fétichisme), Freud nous dit d'emblée que ce fétiche est le symbole de quelque chose, mais que sans aucun doute nous allons être déçus par ce qu'il va nous dire. On en a dit beaucoup sur ce fétiche depuis qu'on parle de l'analyse, et que Freud en parle. Ce quelque chose va être une fois de plus le pénis.

Mais immédiatement après il souligne que ce n'est pas n'importe quel pénis. Et cette précision qu'il nous apporte ne semble guère avoir été exploitée dans ce qu'on peut appeler son fond structural, dans les suppositions fondamentales qu'elle implique naïvement à la lire pour la première fois. Ce fétiche, ce n'est pas n'importe quel pénis, pour tout dire ce n'est pas le pénis réel, c'est le pénis en tant précisément que la femme l'a, c'est-à-dire en tant exactement qu'elle ne l'a pas.

Je souligne le point oscillant autour duquel nous devons ici nous arrêter un instant, pour nous apercevoir de ce qui est ordinairement éludé et que nous ne devons pas éluder, et qui est celui-ci : pour quelqu'un qui ne

se sert pas de nos clefs, c'est simplement une affaire de méconnaissance du réel ; simplement il s'agit du phallus que la femme n'a pas, et que pour des raisons qui tiennent au rapport douteux de l'enfant avec la réalité, tout simplement il faut qu'elle l'ait. Ceci qui est la voie commune, et qui d'habitude soutient toutes espèces de spéculations sur l'avenir, le développement, les crises du fétichisme, et précisément ce que j'ai pu contrôler par une lecture ample de tout ce qui a été écrit sur le fétichisme, est précisément ce qui conduit à toutes sortes d'impasses. Là comme toujours, je me suis efforcé de ne pas trop m'étendre dans cette espèce de forêt de la littérature analytique, car à la vérité il y a là quelque chose qui demanderait, non seulement des heures, mais pour être fait efficacement, une histoire plus restreinte, car il n'y a rien de délicat, voire de fastidieux, comme de voir le point précis où une matière se dérobe, où l'auteur évite le point crucial d'une discrimination, de sorte que je vous en donne le résultat plus ou moins décauté pour une part de ce que je vous expose ici, et je vous demande de me suivre.

Le nerf différentiel de la façon dont doit être abordé, pour prendre sa juste position, pour éviter ces errances où les auteurs se trouvent au fur et à mesure des années, conduits s'ils évitent ce point, c'est qu'il

faut voir que ce dont il s'agit, ce n'est point d'un phallus réel en tant que comme réel il existe ou il n'existe pas, c'est d'un phallus symbolique en tant qu'il est de la nature, pour parler de ce qui est du symbolique, de se présenter dans l'échange comme absence ; comme absence fonctionnant comme telle puisque tout ce qui peut dans l'échange symbolique, se transmettre, c'est toujours quelque chose en tant que c'est autant absence que présence, qu'il est fait pour avoir cette sorte d'alternance fondamentale qui fait qu'étant apparu dans un point, il disparaît pour reparaitre en un autre. Autrement dit, il circule laissant derrière lui le signe de son absence au point d'où il vient. En d'autres termes, le phallus dont il s'agit, tout de suite nous le reconnaissons, c'est justement cet objet symbolique par quoi, ¹ non seulement s'établit ce cycle structural de menaces imaginaires qui limite la direction et l'emploi du phallus réel, (C'est là le sens du complexe de castration, c'est en cela que l'homme est pris dans le complexe de castration.) Mais il y a un autre usage caché si on peut dire par les fantasmes plus ou moins redoutables de la relation de l'homme aux interdits, en tant qu'ils portent sur l'usage du phallus, c'est sa fonction symbolique, je veux dire le fait que c'est en tant qu'il est là ou qu'il n'est pas là, et uniquement en tant qu'il est là ou qu'il n'est pas là, que

s'instaure la différenciation symbolique des sexes, autrement dit que spécialement pour la femme, c'est en tant que ce phallus, elle ne l'a pas symboliquement + mais n'avoir pas le phallus symboliquement, c'est en participer à titre d'absence, c'est l'avoir en quelque sorte que ce phallus est toujours au-delà de toute relation entre l'homme et la femme, et que ce phallus qui peut faire à l'occasion, l'objet d'une nostalgie imaginaire de la part de la femme, en tant qu'elle n'a qu'un tout petit phallus. Ce n'est pas le seul qui entre en fonction pour elle, puisque en tant qu'elle est prise dans la relation intersubjective, il y a au-delà d'elle pour l'homme, ce phallus qu'elle n'a pas, c'est-à-dire le phallus symbolique qui existe là en tant qu'absence, pas seulement parce qu'elle n'en a qu'un tout petit insuffisant, c'est tout à fait indépendant de l'infériorité qu'elle peut ressentir sur le plan imaginaire, pour ce qu'elle a de participation réelle avec le phallus.

Si ce pénis symbolique que je plaçais l'autre jour dans le schéma propre de l'homosexuelle, joue un rôle, une fonction essentielle, et tellement essentielle dans son entrée dans l'échange symbolique que Freud nous disait, en tant qu'elle n'a pas ce phallus, c'est-à-dire sur le plan symbolique aussi en tant qu'elle l'a, en tant qu'elle entre dans la dialectique symbolique d'avoir ou

de n'avoir pas le phallus, c'est par là qu'elle entre dans cette relation ordonnée, symbolisée qu'est la différenciation des sexes, en tant qu'assurément la relation inter-humaine en tant qu'assumée, c'est-à-dire en tant qu'elle est aussi disciplinée, typifiée, ordonnée, frappée d'interdits, marquée de la structure fondamentale de la loi de l'inceste par exemple. C'est ce que veut dire Freud quand il nous dit que c'est par l'intermédiaire de ce qu'il appelle l'idée de la castration chez la femme, et qui est justement ceci qu'elle n'a pas le phallus, mais qu'elle ne l'a pas symboliquement, donc qu'elle peut l'avoir, c'est par là qu'elle entre dans le complexe d'œdipe nous dit-il, alors que c'est par là que le petit garçon en sort.

œdipe fem

En d'autres termes, nous voyons bien qu'est justifié d'une certaine façon, fondamentalement, structurellement parlant, l'androcentrisme qui marque dans la schématisation Lévi-straussienne, les structures élémentaires de la parenté où les femmes s'échangent entre les lignées fondées sur la lignée mâle, celle qui est choisie justement en tant qu'elle est symbolique, qu'elle est improbable. C'est un fait, les femmes s'échangent comme objet entre les lignées mâles, et elles y entrent par un échange qui est celui de ce phallus qu'elles reçoivent symboliquement, et en échange duquel elles donnent cet enfant,

qui pour elles prend fonction d'ersatz, de substitut, d'équivalent du phallus, et par quoi précisément elles introduisent dans cette généalogie symbolique patrocéntrique, et en elle-même stérile, la fécondité naturelle. Mais c'est en tant qu'elles se rattachent à cet objet unique, central qui est caractérisé par le fait qu'il n'est justement pas un objet, mais un objet subi de la façon la plus radicale, la valorisation symbolique, la phallus ; c'est par l'intermédiaire de ce rapport au phallus qu'elles entrent dans la chaîne de l'échange symbolique, qu'elles s'y installent, qu'elles y prennent leur place et leur valeur, ce qui s'exprime de mille façons une fois que vous l'avez vu, c'est à savoir qu'en fin de compte ce thème fondamental que la femme se donne, qu'est-ce qu'il exprime si nous le regardons de près, sinon ce besoin justement d'affirmer le don. Ici nous voyons l'expérience concrète, psychologique telle qu'elle nous est donnée, et tellement en cette occasion paradoxale, puisqu'en fin de compte dans l'acte de l'amour il est clair que c'est la femme qui reçoit réellement, elle reçoit bien plus qu'elle ne donne. Tout nous indique, et l'analyse à l'expérience a mis l'accent là-dessus, qu'il n'y a pas de position, qui sur le plan imaginaire, soit plus captatrice, voire plus dévorante que la sienne. Et précisément si ceci est renversé dans l'affirmation contraire que la femme se donne, c'est

⊗ Paradoxe des fétichistes.

- 8 -

précisément dans la mesure où symboliquement il doit en être ainsi, à savoir qu'elle doit donner quelque chose en échange de ce qu'elle reçoit, c'est-à-dire du phallus symbolique.

fétiche
↓

Voici donc le fétiche, nous dit Freud, représentant ce phallus en tant qu'absent, ce phallus symbolique. Comment ne voyons-nous pas là tout de suite, que s'il est indispensable que quelque chose de cet ordre se produise, qu'il y ait cette sorte de renversement initial pour que nous puissions comprendre des choses tout à fait paradoxales autrement, c'est-à-dire par exemple que c'est tou-

× jours le garçon qui est le fétichiste et jamais la fille, si tout était sur le plan de la déficience imaginaire, ou même de l'infériorité imaginaire, il semble au premier

abond que ce serait plutôt des deux sexes, dans celui où on est réellement privé du phallus que le fétichisme devrait le plus ouvertement se déclarer ? Or il n'en est rien, le fétichisme est excessivement rare chez la femme, au sens propre et individualisé où il s'incarne dans un objet dont nous pouvons le considérer lui-même comme répondant d'une façon symbolique à ce phallus en tant qu'absent.

Tâchons de voir d'abord comment peut s'engendrer × cette réaction singulière à un objet qui n'en est pas un ?

Le fétiche, nous dit l'analyse, est un symbole. A cet égard, il est presque mis d'emblée sur le même pied

que tout autre symptôme névrotique ; s'il ne s'agit pas d'une névrose, mais d'une perversion, ça ne va pas tellement tout seul, c'est ainsi que les choses se classent nosographiquement parlant pour des raisons d'apparence clinique qui ont sans aucun doute une certaine valeur, mais pour le confirmer dans la structure du point de vue de l'analyse, il faut y regarder d'assez près, et à la vérité bien des auteurs marquent quelque hésitation et vont jusqu'à le mettre à la limite des perversions et des névroses, précisément pour ce caractère spécialement électivement symbolique du fantasme crucial.

Arrêtons-nous donc un instant à ceci, à savoir qu'en partant du plus haut de la structure à cette position d'interposition qui fait que ce qui est aimé dans l'objet de l'amour, c'est quelque chose qui est au-delà, qui n'est rien sans doute, mais qui justement à cette propriété symboliquement d'être là, et comme parce qu'il est symbole de pouvoir être non seulement, mais de devoir être ce rien.

Qu'est-ce qui pour nous peut matérialiser, si on peut dire, de la façon la plus nette, cette relation d'inter-
 2 | position qui fait que ce qui est visé, est au-delà en somme de ce qui se présente, sinon quelque chose qui est vraiment une des images les plus fondamentales de la relation humaine au monde, qui est la voile, le rideau ? La voile, le rideau devant quelque chose est encore ce qui

permet de mieux imaginer cette situation fondamentale de
 l'amour, on peut même dire justement qu'avec la présence
 du rideau, ce qui est au-delà ^{Comme} donne manque tend à se réa-
 liser comme image si l'on peut dire, sur la voile se peint
 l'absence, et ça n'est pas autre chose que la fonction
 d'un rideau quel qu'il soit, le rideau prend sa valeur,
 son être et sa consistance d'être justement ce sur quoi
 se projette et s' imagine l'absence. Le rideau si l'on peut
 dire, c'est l'idole de l'absence, et en fin de compte si
 ce n'est pas pour rien que le voile de maya est là méta-
 phore le plus communément en usage pour exprimer le rapport
 de l'homme avec tout ce qui le captive, cela n'est sans
 doute pas sans raison qu'assurément le sentiment qu'il
 a d'une certaine illusion fondamentale dans tous les rap-
 ports de son désir. C'est bien là ce dans quoi l'homme in-
 carne, idolifie son sentiment de ce rien qui est au-delà
de l'objet de l'amour.

Ce schéma fondamental est celui que vous devez gar-
 der dans l'esprit si vous voulez situer d'une façon cor-
 recte les éléments qui entrent en jeu à quelque moment
 que nous considérons l'instauration de la relation fé-
 tichiste.

Le sujet donc est ici, et l'objet, et cet au-delà
 qui est rien, ou encore le symbole, ou encore le phallus
 en tant qu'il manque à la femme. Mais dès que se place

le rideau, sur ce rideau peut se peindre quelque chose qui dit : l'objet est au-delà, et c'est l'objet qui peut alors prendre la place du manque, et comme tel être aussi le support de l'amour, mais c'est en tant qu'il n'est justement pas le point où s'attache le désir, d'une certaine façon ici le désir apparaît comme métaphore de l'amour, mais ce qui l'attache, à savoir l'objet en tant qu'illusoire, et en tant qu'il est valorisé comme illusoire, car le fameux "splitting" de l'ego quand il s'agit du fétiche, ce qu'on nous explique en nous disant que dans le fétiche, par exemple la castration de la femme est à la fois affirmée, mais aussi qu'elle est niée, puis que le fétiche étant là c'est qu'elle n'a justement pas perdu ce phallus, mais qu'aussi du même coup on peut le lui faire perdre, c'est-à-dire la chatrer. Et l'ambiguïté de cette relation au fétiche est constante, et dans les symptômes sans cesse manifestée à tout instant. Cette ambiguïté qui s'avère comme vécue, illusion à la fois ^{Sou} contenue, chérie comme _{con} telle, est en même temps vécue dans ce fragile équilibre qui s'appelle l'illusion, qui est à chaque instant à la merci de l'écroulement ou du levér du rideau. C'est de ce rapport très strictement, qu'il s'agit dans la relation du fétichiste à son objet.

En fait Freud, quand nous suivons son texte, le souligne, il parle de verleugnung à propos de position fonda-

mentale de dénouement dans cette relation au fétiche. Mais il dit aussi bien que c'est de la tenir debout, cette relation complexe, comme il parlerait d'un décor, qu'il s'agit - ce sont les termes de cette langue si imagée et si précisée à la fois de Freud, qui ici prennent leur valeur - Il dit aussi : ici l'horreur de la castration s'est posée à elle-même dans cette création d'un substitut, d'un monument. Et il dit encore que ce fétiche c'est un [emblème? triomphe]. Le mot trophée ne vient pas, mais à la vérité il est là, doublant le "signe d'un triomphe," et maintes fois les auteurs à l'approche du phénomène typique du fétiche, parleront de ce par quoi le sujet héraldise son rapport avec le sexe. Ici Freud nous fait faire un pas de plus.

Observez que nous sommes toujours dans la structure. Pourquoi ceci se produit ? Pourquoi ceci est nécessaire ? Nous le verrons après, mais comme toujours on se presse trop, on va d'abord au pourquoi et on entre immédiatement dans une sorte de chaos pandémoniaque de toutes les tendances qui viennent là en foule expliquer ce pourquoi le sujet peut être plus ou moins loin de l'objet et se sentir arrêté, se sentir menacé, se sentir en conflit.

Voyons d'abord cette structure, la voici donc dans ce rapport, d'au-delà et de voile, qui est celui sur lequel peut en quelque sorte s'imaginer, c'est-à-dire s'instaurer

comme capture imaginaire, comme place du désir, cette relation à un au-delà qui est fondamental de toute instauration de la relation symbolique, cette descente sur le plan imaginaire du rythme ternaire, sujet-objet-au-delà, qui est fondamentale de la relation symbolique, cette projection dans la fonction du voile de la position intermédiaire de l'objet, c'est de cela qu'il s'agit.

Avant d'aller plus loin nous allons percevoir un autre biais sous lequel il y a là aussi institution dans l'imaginaire d'un rapport symbolique. Nous ne sommes pas encore dans l'exigence qui fait que le sujet a besoin du

2. voile. || Ce second pas que je veux faire le voici : vous y retrouvez ce que je vous ai dit la dernière fois à propos de la structure perverse comme telle. Je vous ai parlé à ce propos de métonymie, ou d'allusions, ou de rapport entre les lignes ; ce sont là des formes ~~élévées~~ de la métonymie. Ici Freud nous le dit de la façon la plus claire, à l'emploi du mot métonymie près, ce qui constitue le fétiche, le quelque chose de symbolique, à savoir spécialement dans la dimension historique qui fixe le fétiche, qui le projette sur le voile, c'est ce quelque chose qui est le moment de l'histoire où l'image s'arrête. Je me souviens avoir autrefois employé la comparaison du film qui se fige soudain, c'est justement avant ce moment, où ce qui est cherché dans la mère, c'est-à-dire ce phal-

lus qu'elle a et qu'elle n'a pas, doit être vu en tant
 que présence-absence, en tant qu'absence-présence ; c'est
 le moment juste avant, auquel la remémoration de l'histoire
 s'arrête et se suspend. Je dis remémoration de l'histoire,
 car il n'y a aucun autre sens à donner au terme souvenir-
écran qui est si fondamental dans toute la phénoméno-
 logie, la conceptualisation freudienne, le souvenir-écran
 n'est pas simplement un instantané, il est une interrup-
 tion de l'histoire, un moment où elle se fige et où elle
 s'arrête, et où donc du même coup elle indique la pour-
suite au-delà du voile, de son mouvement ; le souvenir-écran
 est relié par toute une chaîne à l'histoire, il est un
 arrêt dans la chaîne, et c'est en cela qu'il est métoni-
 mique, c'est que l'histoire de sa nature se ^{constitue} continue en
 s'arrêtant là, elle indique sa suite désormais voilée,
 sa suite absente, le refoulement, dit nettement Freud,
 dont il s'agit. Nous parlons de refoulement uniquement
 en tant qu'il y a chaîne symbolique, et si à propos d'un
 phénomène qui peut passer pour un phénomène imaginaire
 en tant que le fétiche est d'une certaine façon image,
 et image projetée, peut être désignée comme le point d'un
 refoulement, c'est que justement cette image n'est que le
point limite entre l'histoire en tant qu'elle se continue,
 et le moment à partir de quoi elle s'interrompt. Elle est
 le signe, elle est le mpère du point de refoulement.

Si vous lisez attentivement le texte de Freud, vous y verrez que la façon d'articuler les choses est la façon la plus claire de prendre à leur poids plein les expressions qu'il emploie. Ici une fois de plus nous voyons la distinction de la relation à l'objet d'amour et de la relation de frustration de l'objet. Ce sont là deux relations différentes : l'amour ici se transfère par une métaphore au désir qui s'attache à cet objet comme illusoire ; cependant la constitution de cet objet est autre chose, elle n'est pas métaphorique, elle est métonymique, elle est un point dans la chaîne de l'histoire, là où l'histoire s'arrête, elle est le signe que c'est là que commence l'au-delà constitué par le sujet, et pourquoi ? Pourquoi est-ce là que le sujet doit constituer cet au-delà ? Pourquoi le voilà est-il plus précieux à l'homme que la réalité ? Pourquoi l'ordre de cette relation illusoire devient-il un constituant essentiel, nécessaire de son rapport avec l'objet ? C'est cela qui est la question posée par le fétichisme.

Bien entendu à l'intérieur de ce que je viens de vous dire, et avant d'aller plus loin, vous pouvez voir toutes sortes de choses qui vous éclairent, jusqu'à y compris par exemple le fait que Freud nous donne comme premier exemple d'une analyse de fétichiste, cette merveilleuse histoire de calembour qui fait qu'un monsieur transposé, qui

avait passé sa petite enfance en Angleterre et qui était venu se faire fétichiste en Allemagne, cherchait toujours un petit brillant sur le nez, qu'il voyait d'ailleurs, alors que ceci ne voulait rien dire d'autre que "regardez le nez", lequel nez était lui-même bien entendu un symbole. Vous voyez bien là l'articulation, l'entrée en jeu dans ce point de projection qui se fait sur le voile de la chaîne historique en tant qu'elle peut contenir même une phrase tout entière, et bien plus encore une phrase dans une langue oubliée.

Quelles sont les causes de l'instauration de cette structure ? Là-dessus les ^{Kleinians ?} grammairiens ne vous certifient rien, en tout cas ils sont depuis quelque temps embarrassés car à la vérité, d'une part moins nous pouvons perdre le contact avec la notion de l'articulation essentielle du rapport de la genèse du fétichisme avec le complexe de castration, nulle part d'autre part il n'apparaît plus certain que dans les relations précépiennes, comme l'indique d'ailleurs la notion même que c'est la mère phallique qui est au centre, que ce soit là l'élément et le ressort décisif. Qu'au moins joindre les deux choses, les auteurs sont plus ou moins à l'aise pour le faire, Observons simplement les aises d'ailleurs moyennes, que peuvent trouver les membres de l'Ecole anglaise grâce à l'existence du système de Mme Mélanie Klein qui, par la structuration

qu'elle donne aux premières étapes des tendances orales, et particulièrement de leur moment le plus agressif, et en introduisant à l'intérieur même de ce moment la projection rétroactive ^{de} et la présence du pénis paternel, c'est-à-dire en rétroactivant le complexe d'œdipe dans les premières relations avec les objets en tant qu'introjectables, évidemment donne plus facilement le matériel qui permettra en tout cas d'interpréter ce dont il s'agit.

Klein Je ne me suis jamais lancé encore dans une critique exhaustive de ce que veut dire le système de Mme Mélanie Klein. Nous laisserons donc pour l'instant de côté ce qui peut là-dessus être amené par tel ou tel auteur, et pour nous en tenir à ce que nous avons nous, amené ici au jour, disons qu'en effet c'est par rapport à une relation fondamentale qui est celle de la relation entre l'enfant réel, la mère symbolique et son phallus à elle, imaginaire pour elle. C'est donc un schéma qu'il faut manier avec précaution, qu'autant qu'il se concentre sur un même plan, il répond à des plans divers, et qu'il entre en fonction à des étapes successives de l'histoire, car pendant longtemps bien entendu, l'enfant n'est pas en mesure de s'approprier la relation d'appartenance imaginaire qui fait la profonde division de la mère à son endroit. Et ce n'est que nous allions ici cette année, tenter d'élucider cette

question, nous sommes sur le chemin de voir comment et à quel moment ceci est pris par l'enfant, comment aussi ceci entre en jeu dans l'entrée de l'enfant lui-même dans cette relation à l'objet symbolique, en tant que c'est le phallus qui en est la monnaie majeure.

Ceci pose des questions chronologiques, temporelles, d'ordre et de succession qui sont celles que nous tentons d'aborder comme il est naturel, comme il est indiqué par l'histoire de la psychanalyse, par l'angle de la pathologie.

Que nous montrent ici les observations ? En les dépouillant de près, c'est très exactement qu'auteur et corrélativement à ce symptôme singulier qui met le sujet dans une relation élective à ce quelque chose qui est un fétiche autour de quoi gravite sa vie érotique, je dis gravite parce que si c'est justement l'objet fascinant, l'objet inscrit sur le voile, il est bien entendu qu'il conserve une certaine liberté de mouvement, quand on analyse et qu'on ne fait pas simplement la description clinique. Quand on prend une observation, on voit, et déjà Binet l'avait vu lui-même, des éléments que je vous ai déjà articulés aujourd'hui, à savoir par exemple ce point saisissant du souvenir-écran et de l'arrêt au bas de la robe de la mère, voire de son corset, on voit le rapport essentiellement ambigu d'illusion vécue comme telle, et comme

telle d'ailleurs préférée du sujet à ce fétiche. On voit la fonction particulièrement satisfaisante d'un objet de lui-même inerte, et pleinement à la merci du sujet pour la manœuvre de ses relations érotiques. Tout cela se voit, mais il faut l'analyse pour voir d'un peu plus près ce dont il s'agit, à savoir ce qui se passe chaque fois que pour une raison quelconque le recours au fétiche fléchit, s'exténue, s'use, simplement se dérobe.

Ce que nous voyons dans le comportement amoureux, et plus simplement dans la relation érotique du sujet, se résume -et vous pourrez le contrôler à lire dans l'international journal, les observations de Mme Sylvia Pence (XX-2), de M. Guy Lespy, de Mme Greenacre Greenegger, de M. Dugmore Hunter (XXXV-3), ou encore dans le Psychoanalytic of the child - dans une défense. Ceci a été aussi entrevu par Freud et est articulé dans notre schéma ; Freud nous dit : le fétichisme c'est une défense contre l'homosexualité. Comme nous dit M. Guy Lespy, "la marge est extraordinairement mince". Bref, ce que nous trouvons dans les relations à l'objet amoureux qui organisent ce cycle chez le fétichiste, c'est une alternance d'identification à la femme en tant que pour elle le phallus imaginaire des expériences primordiales de la période oro-anale, centrées sur l'agressivité de la théorie sadique du coït dans lequel beaucoup des expériences que remet au jour l'analyse,

la distance symbolique nécessaire pour qu'il aperçoive le sens.

Ici les observations sont extrêmement fructueuses et risquent, quand elles nous montrent par exemple les mille formes que peut prendre l'actualité de la vie précoce du sujet, ce décomplétage fondamental qui fait que le sujet est livré comme tel à la relation imaginaire par la voie, ¹ soit de l'identification à la femme, ² soit de la place prise du phallus imaginaire, c'est-à-dire de toute façon dans une insuffisante symbolisation de la relation tierce. Par exemple très fréquemment, disent les auteurs, nous notons l'absence quelquefois répétée dans cette histoire, la carence comme on dit, du père comme présence, il part en voyage, à la guerre, etc., bien plus encore un certain type de position quelquefois singulièrement reproduite dans les fantasmes, qui est celle d'une immobilisation forcée, manifestée quelquefois par un ligotage du sujet qui a effectivement et réellement eu lieu. Il y en a un très bel exemple dans l'observation de Sylvia Peme à la suite d'une extravagante prescription médicale, un enfant avait été empêché de marcher jusqu'à l'âge de deux ans, il était maintenu par des liens effectifs dans son lit, et ceci n'était pas sans avoir quelque conséquence, jusqu'à y compris que le fait qu'il vécût ainsi étroitement surveillé dans la chambre de ses parents, le met pour

① pl. très-difficile

- 20 -

montre une observation de la scène primitive perçue comme
cruelle, agressive, violente, voire meurtrière. C'est
donc de l'identification à la femme comme affrontée à
ce pénis destructeur, ou inversement de l'identification
à ce phallus imaginaire de la part du sujet, qui le fait
être pour la femme un pur objet, quelque chose qu'elle
peut dévorer et détruire à la limite. Mais c'est cette
oscillation aux deux pôles de cette relation imaginaire
primitive à laquelle l'enfant est confronté d'une façon
brute si on peut dire, non encore instaurée dans sa lé-
galité œdipienne par l'introduction du père comme sujet,
comme centre d'ordre et de possession légitime, c'est en-
tant qu'il est livré à cette oscillation bipolaire de la
relation entre deux objets, si l'on peut dire inconcilia-
bles, et qui de toute façon aboutissent à une issue des-
tructrice, voire meurtrière, c'est ceci qu'on trouve au
fond des relations amoureuses chaque fois qu'elles ten-
dent de s'ébaucher, de s'ordonner, chaque fois qu'elles
se soulèvent de la vie du sujet, et c'est cela dont le
sens dans une certaine voie de comprendre l'analyse qui
est précisément la voie moderne, et qui sur ce point n'est
pas sans constituer son propre chemin. C'est là que l'ana-
lyste va intervenir pour faire percevoir au sujet l'al-
ternance de ses positions, en même temps que leur signi-
fication, c'est-à-dire introduire d'une certaine façon

nous dans cette position exemplaire d'être tout entier
✕ livré à une relation purement visuelle, sans aucune ébauche de réaction musculaire venant de sa source, en présence de la relation de ses parents, assumée dans le style de rage et de colère que vous pouvez supposer.

Assurément des cas aussi exemplaires sont rares. Mais certains auteurs ont insisté sur le fait que certaines
✕ mères phobiques par exemple, et qui tiennent leur enfant à distance de leur contact, à peu près comme si c'était une source d'infection, ne sont certainement pas pour rien dans la prévalence donnée à la relation visuelle dans la constitution de la primitive relation à l'objet maternel.

Quoiqu'il en soit, bien plus instructif, que tel ou tel exemple de viciation de la relation primaire, est si l'on peut dire ce qui apparaît comme relation pathologique, qui se présente comme l'envers ou le complément
✕ de l'adhérence libidinale au fétiche. Le fétichisme est une classe qui nosologiquement, englobe toutes sortes de choses, dont en quelque sorte notre intuition simplement nous donne l'indication de l'affinité, de la parenté du fétichisme. Il est bien clair par exemple, que nous ne nous y trompons pas que le fait que le sujet soit attaché à l'imperméable parait de la même nature que s'il était attaché aux souliers. Structuralement parlant pourtant,

cet imperméable contient par lui-même des révélations, et indique une position un peu différente de celle du soulier ou du corset en tant qu'ils sont eux-mêmes à proprement parler et directement dans la position du voile entre le sujet et l'objet, il est certain par contre que cet imperméable, comme toute espèce d'autres fétiche de vêtement plus ou moins enveloppant, et dont d'ailleurs en outre la qualité spéciale que comporte le caoutchouc, ont un trait très fréquemment rencontré qui ne manque pas de recéler quelque dernier mystère qui s'éclairerait sans doute psychologiquement de la sensorialité de ce que ce contact spécial du caoutchouc lui-même, recèle peut-être quelque chose qui peut être plus facilement qu'autre chose la doublure de la peau, ou encore qui recèle des capacités d'isolement spéciaux. Quoiqu'il en soit de la structure même des rapports tels qu'ils se livrent dans certains centres de l'observation analytiquement prise, on voit que l'imperméable joue là un rôle qui n'est pas exactement tout à fait celui du voile, mais bien plutôt de ce quelque chose derrière quoi le sujet se centre, non pas comme devant le voile, mais comme derrière c'est-à-dire à la place de la mère, et plus spécialement adhérant à cette position d'identification à la mère, où la mère a besoin d'être protégée, ici par l'enveloppement, et c'est cela qui donne la transition entre les cas de

[fétichisme] et les cas de ^{transfert} [transfert]. L'enveloppement est nettement une protection, et plus simplement non pas un voile, mais une égide dont s'enveloppe le sujet identifié au personnage féminin.

Autre relation typique et véritablement quelquefois particulièrement exemplaire, ce sont les explosions, voire quelquefois les alternances avec le fétichisme, d'un exhibitionnisme dans certains cas vraiment réactionnels. Ici c'est toujours à propos de quelque effort du sujet pour sortir de son labyrinthe à propos de quelque mise en jeu du réel, qui met le sujet dans ces positions d'équilibre instable où se produit ce type de cristallisation ou de renversement de la position que je considère comme très manifestement illustrée par le schéma du cas d'homosexualité féminine, pour autant que nous y voyons à un moment par l'introduction de cet élément réel qu'est le père, les termes s'interchanger, et ce qui était situé dans l'au-delà, le père symbolique, venir se prendre dans la relation imaginaire sous la forme de la position homosexuelle et exemplaire, et démonstrative par rapport au père, que prend l'homosexuelle. De même nous avons dans les observations de très jolis cas où l'on voit le sujet, pour autant qu'il a tenté dans certaines conditions de réalisation artificielle de forçage du réel, d'accéder à une relation pleine, le sujet précisément à ce moment

AA

là, exprimer par son acting out, c'est-à-dire sur le plan imaginaire, ce qui était symboliquement latent à cette situation.

V ↓

Exemple : le sujet qui va tenter pour la première fois un rapport réel, mais justement dans cette position d'expérience où il va là pour montrer si l'on peut dire ce qu'il est capable de faire et qui réussit grâce à de l'aide de la part de la femme par exemple, plus ou moins bien, et qui dans l'heure exactement suivante, alors que rien jusqu'à présent ne laissait prévoir ces symptômes d'une possibilité pareille, se livre à une exhibition très singulière fort bien calculée, celle qui consiste à montrer son sexe au passage d'un train international, de sorte que personne ne peut le prendre la main dans le sac. C'est donc d'avoir été forcé en quelque sorte de donner issue à quelque chose, dont vous voyez que ce n'est justement que l'expression ou la projection sur le plan imaginaire où ce quelque chose était implicite et contenu, à ce quelque chose dont il n'a pas lui-même compris tous les retentissements symboliques, à savoir l'acte qu'il venait de faire qui n'était en fin de compte que l'acte d'essayer de montrer, et simplement de montrer qu'il était capable comme un autre d'avoir une relation normale.

Nous retrouvons cette sorte d'exhibitionnisme réac-

tionnel à plusieurs reprises dans des observations très voisines du fétichisme, ou même franchement de fétichisme ; actes délinquants en tant qu'ils sont des équivalences du fétichisme, et on sent bien^{en} ce dont il s'agit. Il est très curieux de voir/même temps combien elle arrive à éviter le majeur et l'essentiel de la chose, elle représente donc cet homme qui avait épousé une femme à peu près deux fois plus grande que lui, il en était vraiment la victime, l'horrible souffre-douleur, et un beau jour cet homme qui faisait de son mieux face à l'horrible

situation, se trouve averti qu'il va être père, il se précipite dans un jardin public et commence à montrer son organe à un groupe de jeunes filles.

M. Schmeleberg?

Assurément Mme Schetunberg qui semble un peu trop Anna Freudienne là-dedans, trouve là toute sorte d'analogies avec le fait que déjà le père du garçon était quelque'un d'un tant soit peu victime qui avait réussi à se dégager de la situation en se faisant un jour surprendre avec une bonne, ce qui par l'intermédiaire de la revendication jalouse avait mis un peu sa femme à sa merci. Il semble néanmoins que rien n'est expliqué par quelque chose qui semble à Mme Schetunberg un exemple d'un cas où elle a pu faire analyser une perversion, il n'y a aucun besoin de s'en émerveiller car il ne s'agit pas de perversion du tout, et elle n'a pas fait non plus d'analyse du

tout, car elle laisse de côté le fait que tout de même
 c'est par un acte d'exhibition que le sujet à cette occa-
 sion s'est manifesté. Et il n'y a pas d'autre façon d'ex-
 pliquer cet acte d'exhibition, que de se référer à ce
 mécanisme de déclenchement par quoi ce qui dans le réel,
 vient en quelque sorte là de surcroît inassimilable sym-
boliquement, tend à faire se précipiter ce qui est au fond
 de la relation symbolique, à savoir chez ce brave homme
 très exactement l'équivalence phallus-enfant, que faute
 de pouvoir d'aucune façon assumer, croire même à cette
 paternité, il est allé montrer l'équivalent de l'enfant
 au bon endroit, ce qui lui restait à ce moment là d'usage
 de son phallus.

Vain.

[¹⁰~~10~~]-6/2/57-

Le voile, l'objet manqué de manque, le Φ
au delà, — Transsexualisation. — Économie des
objets, l'amour et le besoin.

J'ai de temps en temps des échos de la façon dont vous recevez ce petit nouveau que j'apporte à chaque fois du moins je l'espère. La dernière fois j'ai fait un pas dans le sens de l'élucidation du fétichisme comme exemple particulièrement fondamental de la dynamique du désir, et spécialement de ce désir qui est celui qui nous intéresse au plus haut chef, pour la double raison que ce désir est celui auquel nous avons affaire dans notre pratique, à savoir pas un désir construit, un désir avec tous ses paradoxes ; de même nous avons affaire à un objet avec tous ses paradoxes. D'autre part, il est clair que la pensée freudienne est partie de ces paradoxes, et en particulier pour le cas du désir elle est partie du désir pervers. Il serait vraiment dommage de l'oublier dans cette tentative d'unification ou de réduction en face des théories les plus naïvement intuitives auxquelles peut se rapporter la psy-

chanalyse d'aujourd'hui.

Pour reprendre les choses au niveau où nous les avons laissées la dernière fois, je dirais d'abord que ce petit pas que j'ai fait a surpris certains qui déjà se satisfaisaient assez de l'idée de la théorie de l'amour telle que je vous la présente, comme fondée sur le fait que ce **K** à quoi le sujet s'adresse, c'est à ce manque qui est dans l'objet. Ceci avait fourni à certains déjà l'occasion de la perception, de la méditation qui ensemblait suffisamment éclairante, quoi qu'ils aient quelque trouble à s'apercevoir qu'à ce rapport sujet-objet, il y a un au-delà et un manque. J'apportais la fois dernière une complication supplémentaire, à savoir encore un terme situé avant l'objet, le voile, le rideau, l'endroit de la projection imaginaire où apparaît quelque chose qui devient figuration de ce manque, et comme tel peut être le point offert, le support qui s'ouvre à quelque chose qui là justement prend son nom, le désir, mais le désir en tant que pervers. C'est sur le voile que le fétiche vient figurer précisément ce qui manque au-delà de l'objet.

Cette schématisation est destinée à instaurer ces plans successifs qui doivent vous permettre dans certains cas, de vous y retrouver un peu mieux dans cette sorte de perpétuelle ambivalence et confusion, équivalence du oui avec le non, du dirigé dans un sens avec le dirigé exacte

ment dans le sens contraire, avec tout ce dont malheureusement, l'analyse et l'analyste usent habituellement pour se tirer d'embarras, sous le nom d'ambivalence.

Tout à fait à la fin de ce que je vous ai dit la dernière fois à propos du fétichisme, je vous ai montré l'apparition comme d'une position complémentaire, et qui aussi bien apparaît dans les phases de la ^{Structure} culture fétichiste, voire dans les tentatives du fétichiste pour rejoindre cet objet dont il est séparé par ce quelque chose, dont bien entendu lui-même ne comprend pas la fonction ni le mécanisme, de quelque chose qui peut s'appeler le symétrique, le répondant, le correspondant, le pôle

opposé du fétichiste, à savoir la fonction du transvestisme, c'est-à-dire ce en quoi le sujet s'identifie à ce qui est derrière le voile, et à cet objet auquel il manque quelque chose. Le transvestiste -les auteurs l'ont bien vu à l'analyse- est quelqu'un qui, comme ils le disent dans leur langage, s'identifie à la mère phallique en tant que d'autre part elle voile ce manque de phallus.

travélo

Ce transvestisme nous fait aller très loin dans la question, car aussi bien n'avons-nous pas attendu Freud pour aborder la psychologie des vêtements ; dans tout usage du vêtement il y a quelque chose qui participe de la fonction du transvestisme, et si l'appréhension immédiate, caractéristique, commune de la fonction du vêtement est de cacher

les pudenda aux yeux de l'analyste, la question doit se compliquer un tant soit peu, spécialement s'il y a quelqu'un qui doit s'apercevoir du sens de ce qu'il dit quand il parle de mère phallique. Les vêtements ne sont pas seulement faits pour cacher ce qu'on en a au sens d'en avoir ou pas, mais aussi précisément de ce qu'on n'en a pas. L'une et l'autre fonction sont essentielles. Il ne s'agit pas essentiellement et toujours de cacher l'objet, mais aussi bien de cacher le manque d'objet, simple application dans ce cas de la dialectique imaginaire de ce qui est trop souvent oublié, à savoir de cette fonction et de cette présence du [manque d'objet.]

Inversement, ce qui dans une sorte d'usage massif de la relation scopophilique, est toujours impliqué comme allant de soi que le fait de me montrer est quelque chose qui est tout simple, qui est corrélatif de l'activité du voir, du voyeurisme ; c'est aussi une dimension volontiers oubliée, qui est celle qui fait qu'on peut dire que le sujet ne se fait pas toujours et en toute occasion, simplement voir, pour autant qu'il s'agit là de la relation corrélatrice et correspondante de cette activité de voir, de l'implication du sujet dans un souffle de capture visuelle. Il y a aussi dans la scopophilie cette dimension supplémentaire de l'implication qui est exprimée dans l'usage de la langue par la présence qui n'est qu'un signe

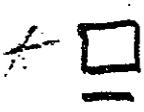
du réfléchi, qui est celle aussi qui est impliquée dans la voix moyenne, dans d'autres formes du verbe, dans d'autres langues où elle existe, qui est de se donner à voir. Et si vous combinez l'une à l'autre de ces deux dimensions, ce que le sujet donne à voir dans tout un type d'activités qui sont là confondues avec la relation de voyeurisme, exhibitionnisme, ce que l'autre donne à voir en se montrant, c'est aussi autre chose que ce qu'il montre, et qui est noyé dans ce qu'on appelle massivement la relation scopophilique. Les auteurs qui sont, sous leur apparente clarté, de très mauvais théoriciens, comme Fenichel, mais qui ne sont pas pour autant sans expérience analytique, s'en sont très bien aperçu.

Si vous lisez les articles dont l'effort de théorisation aboutit à un échec désespérant, comme tel ou tel des articles de Fenichel, vous y trouvez quelquefois de fort jolies perles cliniques, et même une espèce de sentiment ou de pressentiment de tout un ordre de faits qu'il s'agit de grouper, et qui se groupent par une espèce de flair que l'analyste prend heureusement dans son expérience, autour d'un thème ou d'un rameau choisi de l'articulation analytique des relations imaginaires fondamentales. Vous voyez en effet autour de la scopophilie, du transvestisme, tout ce dans quoi l'auteur sent d'une façon plus ou moins obscure, une parenté, une communauté

de tiges groupées des faits qui se distinguent extrêmement bien les uns, les autres, et en particulier c'est ainsi qu'en m'informant de toute cette vaste et fade littérature nécessaire pour se rendre compte jusqu'à quel point les analystes ont pénétré dans une réelle articulation de ces faits, je me suis intéressé récemment à un article de Fenickel paru dans le Psychoanalytical Journal (XVIII, 3.49), sur ce qu'il appelle l'équation Girl-Phallus. // Lu même nous a autorisés à le faire à propos des équivalences dans la série d'équations bien connues : $\text{fécia} = \text{enfant} = \text{pénis}$; c'est en effet une équation intéressante qui n'est pas sans rapport avec l'équation que Fenickel essaie de nous proposer, l'équation girl-phallus.

On voit très bien à ce propos se manifester une marque d'orientation qui nous laisse à tout instant, pour donner une logique exempte du manque d'orientation de certaines analyses théoriques. Nous voyons là une série de faits groupés autour de ces rencontres analytiques qui font que d'abord l'enfant peut être tenu pour équivalent, pour égaler dans l'inconscient du sujet, spécialement fémnin, le phallus. C'est-à-dire qu'en somme là est le phallus (phallus ?) de tout ce qui se rattache au fait que l'enfant soit donné à la mère comme sorte de substitut d'équivalent même du phallus.

Mais à côté de cela il y a bien d'autres faits,



Freud?

φ
phylum
filon?
filin

le fait qu'ils soient rassemblés dans la même parenthèse avec cet ordre de fait, est assez surprenant. Quand j'ai parlé de l'enfant, il ne s'agissait pas spécialement de l'enfant féminin, mais ici l'article vise très spécifiquement la fille, et assurément il faut qu'il parte d'un certain nombre de traits bien connus dans la spécificité fétichiste ou quasi-fétichiste de certaines perversions interprétées comme l'équivalent du phallus du sujet. C'est là quelque chose qui est de l'ordre des données analytiques que la fille elle-même, et d'une façon générale l'enfant, puisse se concevoir elle-même manifester par son comportement, qu'elle se pose comme un équivalent du phallus, à savoir qu'elle vit la relation sexuelle comme étant cette relation qui fait qu'elle-même apporte au partenaire masculin son phallus, qu'elle se situe quelquefois jusque dans les détails de sa position amoureuse privilégiée, comme quelque chose qui vient s'accoler, se pelotonner en un certain coin du corps de son partenaire. Voilà encore un autre genre de fait qui ne peut pas manquer de nous retenir et de nous frapper.

Dans certains cas, aussi bien le sujet masculin ^{se} donne à la femme lui-même comme étant ce quelque chose (qui lui manque, et lui apportant comme tel le phallus à titre de ce qui lui manque imaginativement parlant.

C'est vers tout cela que semble pointer l'ensembl

des faits ici mis en relief. Mais on peut voir aussi dans la façon de les rapprocher, de les mettre tous dans une même équation, que l'on rassemble là des faits d'un ordre extrêmement différents, puisque dans quatre ordres de relations que je viens de dessiner, le sujet n'est absolument pas dans le même rapport avec [l'objet,] soit qu'il apporte, soit qu'il donne, soit qu'il désire, soit auquel même il se substitue. Une fois que nous avons l'attention attirée vers ces registres, nous ne pouvons pas voir que c'est bien au-delà d'une simple exigence théorique qu'un auteur regroupe l'équivalence ainsi instituée, que la petite fille puisse être l'objet d'un attachement prévalent par tout un type de sujets, qu'une fonction mythique si l'on peut dire, ne puisse se dégager à la fois de ces mirages pervers et de toute une série de constructions littéraires que nous pouvons grouper selon les auteurs, sous des chefs plus ou moins illustres, certains ont voulu volontiers parler d'un type "Mignon". Vous connaissez tous cette création de "Mignon", cette bohémienne à la position bisexuée, comme très nettement Goethe le souligne lui-même, et qui vit avec une sorte de protecteur du type à la fois énorme et brutal, et manifestement super-paternel qui s'appelle Hafner. Il lui sert en somme de serviteur supérieur, mais en même temps elle est pour lui d'un grand besoin. Goethe dit quelque part en

ne pas?

10

parlant de ce couple : "Hafner dont elle a le plus grand besoin, et Mignon sans laquelle il ne peut rien faire".

Nous retrouvons là une sorte de couple entre ce qu'on peut dire, la puissance à l'état massif, brutal, incarné, et d'autre part ce quelque chose sans quoi la puissance est dépourvue d'efficacité, ce qui manque à la puissance elle-même, et ce qui est en fin de compte le secret de sa véritable puissance, c'est-à-dire ce quelque chose qui n'est rien qu'un manque, qui est le dernier point où vient se situer la fameuse magie, toujours aussi attribuée d'une façon si confuse dans la théorie analytique, à l'idée de la toute-puissance. S'il y a quelque chose déjà qui n'est pas, contrairement à ce qu'on croit, dans le sujet, la structure de l'omnipotence, mais qui, comme je vous l'ai dit, est dans la mère, c'est-à-dire dans l'autre primitif, c'est l'autre qui est tout-puissant, mais en plus derrière ce tout-puissant il y a en effet ce dernier manque auquel est suspendue sa puissance je veux dire que dès que le sujet aperçoit, dans l'objet dont il attend la toute-puissance, ce manque qui le fait lui-même impuissant, c'est encore au-delà qu'est reporté le dernier ressort de la toute-puissance, à savoir là où quelque chose n'existe pas au maximum, qui en lui n'est rien que symbolisme du manque, que fragilité, que petites choses, c'est là que le sujet a accentué le secret, le vrai resso

de la toute-puissance, et c'est pour cela que ce type que nous appelons aujourd'hui le type "Mignon", mais qui est reproduit dans la littérature à un très grand nombre d'exemplaires, est pour nous intéressant.

Il y a trois ans j'étais sur le point d'annoncer une conférence sur "le diable amoureux" de Gazotte. Il y a peu de choses aussi exemplaires de la plus profonde divination de la dynamique imaginaire, que j'essaie de développer devant vous, et spécialement aujourd'hui. Je m'en suis souvenu comme d'une illustration majeure qui vient l'accentuer, pour donner le sens de cet être magique au-delà de l'objet auquel peut s'attacher toute une série de fantasmes idéalisants.

Il s'agit d'un conte qui commence à Naples, dans une caverne où l'auteur se livre à l'évocation du diable, qui ne manque pas après les formalités d'usage, d'apparaître sous la forme d'une formidable tête de chameau pourvue tout spécialement de grandes oreilles, et il lui dit avec la voix la plus caverneuse qui soit : "que veux-tu ?", "che vuoi ?" Je crois que cette interrogation fondamentale est bien ce qui nous donne de la façon la plus saisissante la fonction du surmoi. Mais l'intérêt n'est pas que cette image du surmoi trouve ici une illustration saisissante, c'est de voir que c'est le même être qui est supposé se transformer immédiatement une fois le pacte conclu, en un petit chien qui, par une transition qui ne surprend per-

Surmoi
che vuoi?

sonne, devient un ravissant jeune homme, puis une ravissante jeune fille, les deux d'ailleurs ne cessant pas jusqu'à la fin de s'entre-mêler dans une ambiguïté parfaite, et de devenir pour un temps pour celui qui est le narrateur de la nouvelle, la source stupéfiante de toutes les félicités, de l'accomplissement de tous les désirs, de la satisfaction à proprement parler magique de tout ce qu'il peut souhaiter, le tout cependant dans une atmosphère de fantôme, d'irréalité dangereuse, de menace permanente qui ne manque pas de donner son accent à son entourage, et se résolvant à la fin à la façon d'un immense mirage dans une rupture catastrophique de cette course de plus en plus accélérée et folle, qui représente la relation avec le personnage aimé qui a un nom significatif, mais dont je ne me souviens pas. Tout ceci se termine par une sorte de dissipation catastrophique du mirage, au moment où le sujet retourne au château de sa mère, comme il convient.

3 □ Un autre roman, de Latouche, "Fragoletta", présente un curieux personnage nettement transvestiste, puisque jusqu'au bout et sans que rien ne soit finalement mis à jour, si ce n'est pour le lecteur, il s'agit d'une fille qui est un garçon, et qui joue un rôle fonctionnellement analogue à celui que je viens de décrire pour être ce type

"Mignon", avec des détails et des raffinements qui aboutissent à un duel au cours duquel le héros du roman lui-même, tue le personnage de Fragoletta qui à ce moment-là se présente à lui comme garçon, sans qu'il la reconnaisse et montrant bien là l'équivalence d'un certain objet féminin de la [?] avec l'autre en tant que rival, le même autre qui est celui dont il s'agit quand Hamlet tue le personnage du frère d'Ophélie.

↓ VI

factice

Nous voici en présence d'un personnage fétiché ou fée - c'est le même mot fondamentalement, les deux se rattachant à "factice" en portugais, puisque c'est là qu'historiquement le mot fétiche est né ; ce n'est rien d'autre que le mot factice - d'un être féminin ambigu qui représente lui-même, et qui incarne en quelque sorte au-delà de la mère, le phallus qui lui manque, et l'incarne d'autant mieux qu'il ne le possède lui-même pas, mais plutôt qu'il est tout entier engagé dans sa représentation. Nous voilà en présence d'une fonction de plus de la relation énamorante des voies perverses du désir, qui peuvent être là exemplaires à nous éclairer sur les positions qu'il s'agit de distinguer quand nous l'analysons.

Nous voici donc conduits à poser enfin la question de ce qui est là sous-jacent, perpétuellement mis en cause par cette critique même, à savoir de la notion d'identification qui est latente, présente, émergente à tout instant

puis redisparaissent dans l'œuvre de Freud depuis le registre, puisqu'il y a déjà des implications des identifications dans la Science des Rêves, et qui atteint son point d'explication majeur au moment où Freud écrit "Psychologie des masses" et "analyse du moi" dans lequel il y a un chapitre expressément consacré à l'identification.

Ce chapitre a pour propriété de nous montrer, comme il arrive très souvent et comme c'est la valeur de l'œuvre de Freud de nous le montrer, la plus grande perplexité chez l'auteur. Il y a un article où Freud avoue son embarras, voire son impuissance, à sortir du dilemme posé par l'ambiguïté perpétuelle qui se propose à lui entre deux termes qu'il précise, à savoir identification et choix de l'objet, les deux apparaissant dans tellement de cas comme se substituant l'un à l'autre avec le plus déconcertant pouvoir de métamorphose, de façon telle que la transition même n'en est pas saisie, avec la nécessité pourtant évidente de maintenir la distinction des deux, car comme il le dit, c'est autre chose d'être du côté de l'objet ou du côté du sujet. Si un objet devient objet de choix, il est bien clair que ce n'est pas la même chose que s'il devient support de l'identification du sujet.

C'est là quelque chose de formidablement instructif en soi, et qui d'ailleurs aussitôt porte comme instruction la déconcertante facilité avec laquelle chacun sem

s'en accommoder, et use de façon strictement équivalente de l'un et de l'autre, au côté observation et théorisation, sans en demander plus. Quand on en demande plus on produit un article comme celui de Gustave Hans Gravel : "Les deux espèces de mécanismes d'identification dans l'«imago»" (1937), qui est bien la chose la plus étourdissante qu'on puisse imaginer, car tout est résolu pour lui semble-t-il, avec la distinction de l'identification active et de l'identification passive. Quand on y regarde de près il est impossible de ne pas voir -d'ailleurs lui-même s'en aperçoit- les deux pôles actif et passif dans chaque espèce d'identification, de sorte qu'il nous faut bien revenir à Freud, et en quelque sorte reprendre point par point la façon dont lui-même articule la question.

Le chapitre VIII de cet ouvrage de Psychanalyse collective et d'analyse du moi, succède immédiatement au chapitre VII qui est à proprement parler celui de l'identification, et il commence par une phrase qui remet tout de suite dans l'atmosphère de quelque chose d'autrement pur que ce que nous lisons d'habitude :

"L'usage linguistique reste même dans ses caprices toujours fidèle à une réalité quelconque".

Je voudrais relever au passage comment dans le chapitre précédent, Freud a parlé de l'identification. Il commence en parlant de l'identification au père comme d'un

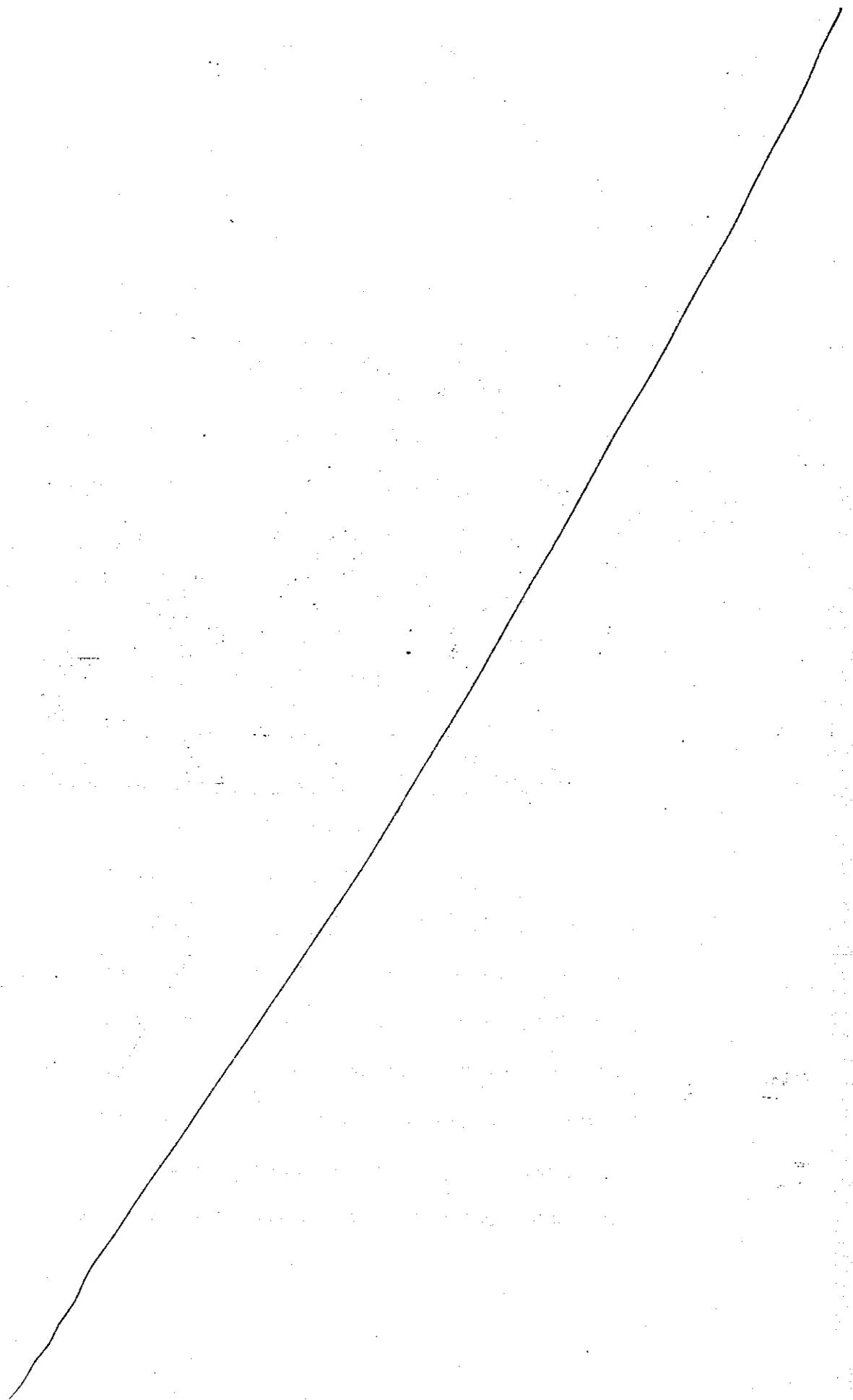
(Marque p. 15) (non)

exemple, celui par où nous entrons de la façon la plus naturelle dans ce phénomène. Nous arrivons au deuxième paragraphe, et voici un exemple des mauvaises traductions françaises des textes de Freud ; nous lisons dans le texte allemand :

"En même temps que cette identification avec le père peut-être aussi bien un peu plus tôt..."

Ce qui est traduit par "un peu plus tard". A ce moment le petit garçon commence à diriger vers sa mère ses désirs libidineux, et on peut se demander avec cette traduction, si l'identification au père ne serait pas préalable

② Nous en retrouvons un autre exemple dans le passage auquel je veux en venir ce matin, et que je vous ai choisi comme le plus condensé et le plus propre à vous montrer ce que j'ai appelé les perplexités de Freud. Il s'agit de l'état amoureux dans ses rapports avec l'identification, l'identification fonction plus primitive, pour suivre le texte de Freud, plus fondamentale en tant qu'elle comporte un choix de l'objet, mais un choix de l'objet qui ne manque pas de devoir être articulé d'une façon qui est elle-même très problématique, ce choix de l'objet si profondément lié par toute l'analyse freudienne au narcissisme, cet objet qui est une sorte d'autre moi dans le sujet, pour aller aussi loin que l'on peut aller dans le sens que Freud articule parfaitement. C'est donc de



cela qu'il s'agit : comment articuler cette différence de l'identification avec la Verflechtung dans ses formations les plus élevées, au sens semble-t-il, les plus pleines, que l'on appelle fascination, appartenance amoureuse, dans ses manifestations les plus élevées connues sous le nom d'inféodation ou d'appartenance amoureuse qu'il est facile de décrire ?

Nous lisons dans la traduction française :

1- "Dans le premier cas le moi s'enrichit des qualités de l'objet, s'assimile celui-ci..."

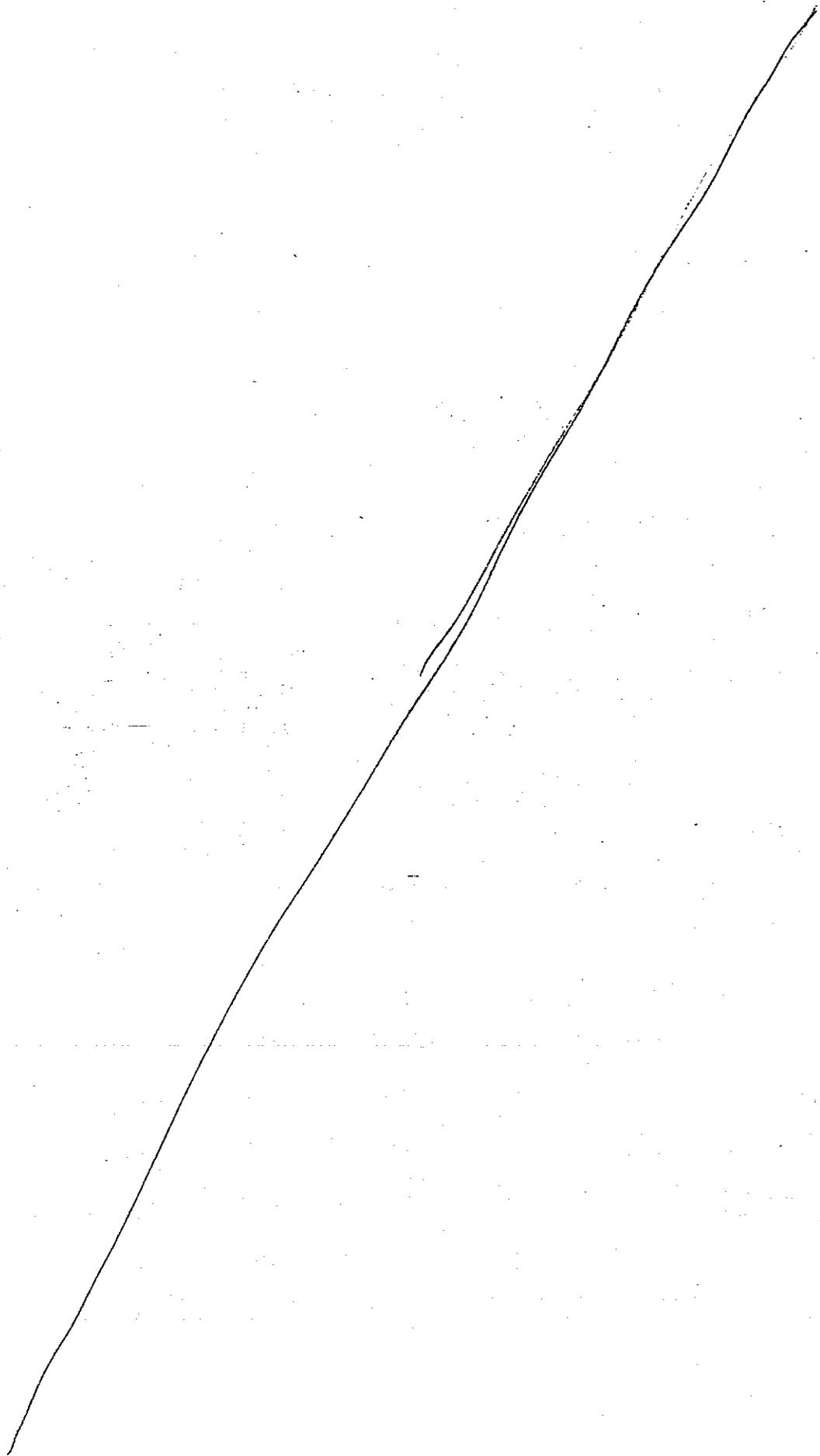
A la vérité il faut lire simplement ce que Ferenczi a dit, à savoir "s'introjecte", et c'est là la question de l'introjection dans ses rapports avec l'identification.

2- "Dans le second cas il s'appauvrit, s'étant donné tout entier à l'objet, s'étant effacé devant lui..." traduit l'auteur français.

Ce n'est pas tout à fait ce que dit Freud :

"Cet objet qu'il a posé à la place de son élément constituant..."

Ceci est tout à fait effacé dans cette phrase dont on ne voit pas quelle traduise une chose si articulée, par "s'étant effacé devant lui". Ici Freud s'arrête sur cette opposition entre ce que le sujet introjecte et de dont il s'enrichit, et d'autre part ce quelque chose qui lui prend quelque chose de lui-même et qui l'appauvrit, car



un instant il s'est arrêté longuement auparavant autour de ce qui se passe dans l'état amoureux comme étant ce quelque chose où le sujet de plus en plus se dépossède au bénéfice de l'objet aimé, de tout ce qui est de lui-même, qui devient littéralement pris d'humilité, d'une complète ^A sujétion par rapport à l'objet de son investissement.

Freud ici articule que cet objet au bénéfice duquel il s'appauvrit, est celui-même même qu'il place à la place de son élément constituant le plus important.

C'est l'approche que Freud fait du problème, il la poursuit en revenant en arrière, car Freud ne nous ménage pas ses mouvements, il s'avance et s'aperçoit que ce n'est pas complet, il va revenir et dire : cette description fait apparaître des oppositions qui en réalité n'existent pas au point de vue économique.

X "Au point de vue économique il ne s'agit ni d'enrichissement, ni d'appauvrissement, car même l'état amoureux extrême peut être conçu comme une introjection de l'objet dans le moi".

La distinction suivante porterait peut-être sur des points essentiels :

X "Dans le cas d'identification, l'objet se volatilise et disparaît pour reparaître dans le moi, lequel subit une transformation partielle, d'après le modèle de

l'objet disparu ; dans l'autre cas l'objet constitué se trouve doté de toutes les qualités par le moi et à ses dépens".

C'est ce que nous dit le texte français, Pourquoi l'objet se volatiliserait-il et disparaîtrait-il pour reparaître dans le moi, après avoir subi une transformation partielle, d'après l'objet du modèle disparu ? Il vaut mieux se reporter au texte allemand :

"Peut-être qu'une distinction autre serait l'essentiel dans le cas de l'identification, l'objet a été perdu,"

— C'est la référence à cette notion fondamentale que l'on retrouve tout le temps depuis le début, dans la notion de la formation de l'objet tel que Freud nous l'explique, ? D la notion comme fondamentale à l'objet "ou abandonné". Il ne s'agit donc pas d'objet qui se volatilise, ni qui disparaît, car justement il ne disparaît pas.

"Il est alors de nouveau réérigé dans le moi, et le moi partiel se transforme partiellement d'après le modèle de l'objet perdu dans l'autre, car l'objet est demeuré conservé, et comme tel est surinvesti de la part et aux dépens du moi. Mais cette distinction à son tour soulève une nouvelle réflexion : est-il bien sûr que l'identification suppose l'abandon de l'investissement de l'objet ? Ne peut-on aussi avoir une identification avec l'objet conservé ? Et avant que nous entrions dans cette discus-

sion particulièrement épineuse, nous devons aussi un instant nous arrêter à cette considération que nous présentons qu'il y a une autre alternative dans laquelle peut se concevoir l'essence de cet état de choses, et qui est nommément que l'objet soit placé à la place du moi ou de [l'idéal du moi].

C'est un texte dont la démarche nous laisse fort embarrassés, il ne résulte semble-t-il, rien de bien net de ces mouvements en avant et en arrière où manifestement Freud rend patent le fait que l'ambiguïté sur la place même que nous pouvons donner à l'objet dans ces différents moments d'allée et de retour autour desquels il se constitue comme objet d'identification, ou comme objet de la capture amoureuse, reste presque entier à l'état d'interrogation ; encore l'interrogation reste-t-elle posée, et c'est cela seulement que j'ai voulu vous mettre en relief, car nous nous trouvons là devant un des textes dont on ne peut pas dire que ce soit le texte testamentaire de Freud, mais c'est l'un de ceux où il est parvenu au sommet de son élaboration théorique.

Essayons donc de reprendre le problème à partir des repères que nous nous sommes donnés dans l'élaboration que nous tentons de faire ici des rapports de la frustration avec la constitution de l'objet.

Il s'agit d'abord de concevoir le lien que nous éta-

blissons communément dans notre pratique, dans notre façon de parler, entre l'identification et l'introjection. Vous l'avez vu apparaître dès le début du morceau de Freud que je viens de vous lire. Je vous propose ceci : la métaphore sous-jacente à l'introjection est une métaphore orale, aussi bien qu'il s'agit d'introjection, d'incorporation, ce dans quoi on se laisse glisser le plus communément dans toutes les articulations qui sont données dans l'époque kleinienne, par exemple de la fameuse constitution des objets primordiaux qui se divisent comme il convient, en bons et mauvais objets dans cette alternance de l'introjection des objets tenus pour être quelque chose de simple donnée dans ce quelque chose qui serait ce fameux [monde primitif sans limite] où le sujet ferait un tout de son propre englobement dans le corps maternel.

L'introjection est tenue là pour une fonction strictement équivalente et symétrique de ^{celle} cette de la projection. Aussi bien voit-on dans l'usage qui en est fait, que l'objet est perpétuellement dans cette espèce de mouvement, de passage du dehors vers le dedans, pour après être du dedans repoussé au dehors quand il est devenu à l'intérieur trop intolérable, ^[cc] qui laisse dans une symétrie parfaite, introjection et projection.

\ C'est très précisément contre cet abus qui est très loin d'être un abus freudien, que va s'élever entre autres

Non!
 ↓ ?
 avec l'ère
 la confusion
 I/II? la
 l'orale.
 II est orale.
 (Cajman)

choses ce que je vais essayer d'articuler devant vous. Je crois qu'il est strictement impossible de concevoir, je ne dis pas simplement la conceptualisation, quelque chose d'ordonné dans les pensées, mais dans la pratique, la clinique, de concevoir les liens qu'il y a entre des phénomènes tels que des impulsions orales manifestes, par exemple corrélatives de moments tournants de cette réduction symbolique de l'objet auquel nous nous attachons de temps en temps avec plus ou moins de succès, chez des petits ce quelque chose qui fait apparaître des impulsions boulimiques à tel tournant de la cure d'un fétichisme. Il est strictement impossible de concevoir cette évocation de la pulsion orale d'un certain moment, si nous nous tenons à la vague notion qui sera toujours dans ces cas là à notre disposition, ; à ce moment-là le sujet régresse nous dira-t-on, parce que bien entendu il est là pour cela. Pourquoi ? Parce qu'au moment où il est en train de progresser dans l'analyse, c'est-à-dire d'essayer de prendre [la perspective de son fétiche,] il régresse. On peut toujours le dire, personne ne viendra vous contredire.

X Il est bien certain que l'évocation de la pulsion, comme chaque fois que la pulsion apparaît dans l'analyse ou ailleurs, doit être conçue par rapport à un certain registre, par rapport à sa fonction économique, par rapport au déroulement d'une certaine relation symboliquement dé-

finie, et n'y a-t-il pas quelque chose qui nous permet de l'aborder, de l'éclairer dans le schéma primitif que je vous ai donné de l'enfant, entre la mère comme support

amour,

de la première relation amoureuse, en tant que l'amour est quelque chose de symboliquement structuré, en tant qu'elle est objet d'appel, et donc objet autant absent

1- que présent, la mère dont les dons sont signes d'amour, et comme tels ne sont que tels, et annulés de ce fait en tant qu'ils sont tout autre chose que signes d'amour, et

2

d'autre part objets de besoin qu'elle lui présente sous la forme de son sein ? Ne voyez-vous pas qu'entre les

deux c'est d'un équilibre et d'une compensation qu'il s'agit ? Chaque fois qu'il y a frustration d'amour, la frustration se compense par la satisfaction du besoin ;

?

c'est pour autant que la mère manque à l'enfant qui l'appelle, ^{qu'il} qui s'accroche, ^{qu'il} qui s'accroche à son sein et ^{qu'il} qui

en fait quelque chose de plus significatif, que tout ce quelque chose dont, tant qu'il l'a dans la bouche, et tant qu'il s'en satisfait, il ne peut pas être séparé, ce quelque chose aussi qui le laisse nourri, reposé, satisfait.

Ici la satisfaction du besoin est à la fois la compensation, et je dirais presque, commence à devenir l'alibi de la frustration d'amour. Dès lors la valeur prévalente que prend l'objet, le sein dans l'occasion, ou la tétine, est précisément fondée sur ceci : qu'un objet réel prend

sa fonction en tant que partie de l'objet d'amour, il prend sa signification en tant que symbolique, il devient comme objet réel une partie de l'objet symbolique, la pulsion s'adresse à l'objet réel en tant que partie de l'objet symbolique. C'est à partir de là que s'ouvre toute compréhension possible de l'absorption orale, du mécanisme soi-disant régressif d'absorption orale en tant qu'il peut intervenir dans toute relation amoureuse, car bien entendu cet objet qui satisfait un besoin réel à cette époque à cet objet, à partir du moment où un [objet réel] a pu devenir [élément de l'objet symbolique], tout autre y peut satisfaire un besoin réel, peut venir se mettre à sa place et au premier rang, ce qui est déjà symbolisé mais ce qui comme parfaitement matérialisé est aussi un objet, peut venir prendre cette place, à savoir la parole

?

C'est dans la mesure où la réaction orale à l'objet primitif de dévoration, vient en compensation de la frustration d'amour, dans la mesure où ceci est une réaction d'incorporation, que le modèle, le moule est donné à cette sorte d'incorporation qui est l'incorporation de certaines paroles entre autres, et qui est à l'origine de la formation précoce de ce qu'on appelle le surmoi. Ce que sous le nom de surmoi le sujet incorpore, c'est ce quelque chose d'analogue à l'objet de besoin, non pas en tant qu'il est lui-même le don, mais en tant qu'il est le substitut

incorporation
i et incorporation
Klein

au défaut du don, ce qui n'est pas du tout pareil.

C'est à partir de là qu'aussi bien le fait de posséder ou de ne pas posséder un pénis, peut prendre un double sens, entrer par deux voies d'abord très différentes dans l'économie imaginaire du sujet, car le pénis peut situer son objet à un moment donné quelque part dans la lignée et à la place de cet objet qu'est le sein et la tétine, ceci est une chose ; et il est une forme orale d'incorporation du pénis qui joue son rôle dans le déterminisme de certains symptômes et de certaines fonctions, mais il est une autre façon dont le pénis entre dans cette économie, c'est son pas en tant qu'il peut être objet si je

puis dire, compensatoire de la frustration d'amour, mais tant qu'il est justement au-delà de l'objet d'amour qui manque à celui-ci. L'un appelons-le ce pénis, avec tout ce qu'il comporte, c'est tout de même une fonction imaginaire pour autant que c'est imaginaiement qu'il est incorporé ; l'autre c'est ce phallus en tant qu'il manque à la mère et qu'il est au-delà d'elle, au-delà de sa puissance d'amour, ce quelque chose qui lui manque et à propos duquel je vous pose la question depuis que j'ai commencé cette année ce séminaire ; à quel moment le sujet découvre-t-il ce manque de façon telle qu'il puisse lui-même se trouver engagé à venir s'y substituer, c'est-à-dire à choisir une autre voie dans la retrouvaille de l'objet

pénis / d
S/M

d'amour qui se dérobe, à savoir lui apporter lui-même son propre manque ?

Cette distinction est capitale, elle va nous permettre aujourd'hui de poser un premier dessin de ce qui est au moins exigible pour que ce temps se produise. Nous avons déjà structuration symbolique, introjection possible, et comme telle la forme la plus caractérisée de l'identification freudienne primitive posée. C'est dans ce second temps que peut se produire la ^{vérité}verci... ; la ^{effort}verci... n'est absolument pas concevable, et elle n'est nulle part articulée, ⁽³⁾ sinon dans le registre de la relation narcissique, autrement que ^[dans] la relation spéculaire telle que celui qui vous parle ^{la} la définit et articulées. C'est en tant que à une date qui est datable, qui n'est nécessairement pas avant le sixième mois, se produit cette relation à l'image de l'autre, en tant qu'elle donne au sujet cette matrice autour de laquelle peut s'organiser pour lui ce que j'appellerais son incomplétude vécue, à savoir le fait qu'il est en défaut, qu'il peut à lui, lui manquer quelque chose par rapport à cette image qui se présente comme totale, comme non seulement comblante pour lui, mais comme source de jubilation pour lui, en tant qu'il y a une relation spécifique de l'homme à sa propre image, c'est en tant que l'imaginaire entre en jeu, que sur la fondation de ces deux premières relations symboliques entre

l'objet et la mère de l'enfant, peut apparaître ceci :
 qu'à la mère comme à lui il peut manquer imaginativement
 quelque chose, que quelque chose au-delà peut exister q
 est un manque, dans la mesure où lui-même ^{en le} a ou l'appré-
 hension et l'expérience dans la relation ^{à elle} spéculaire, d'
manque possible.

Ce n'est donc qu'au-delà de la réalisation narcis-
sique, et pour autant que commence à s'organiser cette
 lée et venue tensionnelle profondément agressive à l'au
 autour ^{de laquelle} duquel vont se noyauter, se cristalliser les co
 ches successives de ce qui constituera le moi, que peut
 à ce moment s'introduire ce qui fait apparaître au suje
 au-delà de ce qu'il constitue lui-même comme objet pour
 la mère, que peut apparaître cette forme que de toute
 façon l'objet d'amour est lui-même pris, captivé, retent
 dans quelque chose que lui-même, en tant qu'objet, n'arr
 pas à éteindre, à savoir une nostalgie, à savoir ce quel
 que chose qui se rapporte à son propre manque.

En fait tout ceci, au point où nous en sommes, rep
 sur le fait de transmission qui fait que nous supposons,
 parce que c'est l'expérience qui nous l'impose, et parce
 que c'est une expérience où Freud est resté complètement
 adhérent jusqu'au dernier moment de ses formulations,
 qu'aucune satisfaction par un objet réel quelconque qui
 vient s'y substituer, ne parvint jamais à combler ce ma

?

que qui fait que dans la mère, à côté, la relation à l'enfant reste comme un point d'attache de son insertion imaginaire, ce manque du phallus ; et c'est dans la mesure où l'enfant, le sujet accède après le second temps de l'identification imaginaire spéculaire à l'image du corps comme telle, et en tant qu'elle est à l'origine et qu'elle donne la matrice de son moi, c'est en tant qu'à partir de là que déjà il a pu réaliser ce qui manque à la mère. Mais c'est une condition, une exigence préalable que cette expérience spéculaire de l'autre comme formant une totalité par rapport à quoi il peut à lui, lui manquer quelque chose, que le sujet apporte ^[abandon] au-delà de l'objet d'amour, ce manque auquel il peut être amené lui-même à se substituer, auquel il peut se proposer comme étant l'objet qui le comble.

Je pense que vous devez garder dans l'esprit ceci, c'est que je vous ai amnésés jusqu'à l'achèvement, à la proposition d'une forme que vous devez simplement garder dans l'esprit pour que nous puissions exactement reprendre les choses et vous montrer cette forme, à quoi elle répond d'ores et déjà. Ce que vous voyez se dessiner là, c'est une nouvelle dimension, une nouvelle propriété de ce qui vous est proposé dans l'actuel, dans le sujet achevé, quand les fonctions sont différenciées, surmoi, idéal du moi, acte fonction de [l'idéal du moi.] Il s'agit de savoir, com-

me Freud l'a très bien vu et le dit à la fin de son article, ce que c'est que cet objet qui, dans la vérité vient se placer à la place du moi ou de l'idéal du moi.

Jusqu'à présent, parce que j'ai dû dans ce que je vous ai expliqué du narcissisme, mettre l'accent sur la formation de l'idéale du moi, (je dis la formation du moi en tant que c'est une formation idéale, que c'est à partir de l'idéal du moi que le moi se détache,) je ne vous ai pas assez articulé la différence qu'il y a, mais si vous ouvrez simplement Freud avec ses obscurités fécondes et ses schémas qui passent de mains en mains sans que personne ait songé un seul instant à les reproduire, que trouvez-vous dans ce qu'il nous donne à la fin de ce chapitre ? Voilà où il place les mois des différents sujets ; il s'agit de savoir pourquoi les sujets communient dans un même idéal. Il nous explique qu'il y a identification de l'idéal du moi avec des objets qui sont là dans le texte, tous ces objets sont supposés être le même ; simplement si on regarde le schéma, on s'aperçoit qu'il a pris soin de relier ces trois objets qu'on pourrait supposer être le même, avec un objet extérieur qui est là derrière tous les objets

